

# CRITIQUE, opéra. VERSAILLES, Opéra Royal, le 22 mars 2026. GOUNOD : Faust. J. Behr, V. Santoni, L. De Donato, A. Séguin, E. Pancrazi... Jean- Claude Berrutti / Laurent Campellone

Après un passage à l'Opéra de Tours ([dont nous avons rendu compte dans ces mêmes colonnes](#)), le *Faust* de Charles Gounod dans la production de Jean-Claude Berrutti poursuit sa route vers l'Opéra Royal de Versailles (où il est donné pour cinq représentations, jusqu'au 30 mars). On retrouve à l'identique la mise en scène paresseuse et poussiéreuse de l'homme de théâtre français, mais si la production s'avère d'un autre âge, la distribution, magnifique, et les conditions musicales, idéales, offrent au public versaillais une expérience vocale et instrumentale de haute école.

Dès le lever du rideau, le parti pris de Jean-Claude Berrutti frappe par son classicisme compassé. Les décors, bien que plutôt beaux dans leur conception, semblent figés dans une esthétique de fin de XIXe siècle, sans jamais véritablement dialoguer avec la puissance dramatique de l'œuvre. Les mouvements de groupe sont traités avec une lourdeur toute

académique, et les personnages évoluent dans des espaces scéniques où la direction d'acteur se réduit souvent à des déplacements convenus. On cherche en vain une véritable lecture dramaturgique, une audace, un regard neuf sur ce chef-d'œuvre. Tout respire la routine, la mise en place héritée des traditions sans que jamais ne surgisse une étincelle d'idée forte ou originale. Le public, malgré un enthousiasme légitime pour la partie musicale, ne s'y trompe pas : cette mise en scène appartient à un autre âge, celui où l'on se contentait d'illustrer le livret sans jamais le questionner.

Côté chant, la distribution reste la même, superbement homogène, à la différence près que le rôle-titre, tenu à Tours par Thomas Bettinger (malheureusement souffrant à Tours...), est ici confié à **Julien Behr**. Le ténor se présente dans une forme olympique, littéralement transcendé par l'acoustique du lieu. Dès son entrée, son timbre, d'une clarté juvénile et pourtant pleine de métal, emplit l'espace avec une aisance confondante. La fameuse cavatine « *Salut, demeure chaste et pure* » est un modèle de *legato*, de demi-teintes subtilement nuancées et d'une ligne de chant d'une pureté presque abstraite. Julien Behr incarne un Faust tour à tour crédule, amoureux et tourmenté, avec une présence scénique humble mais magnétique, comme porté par la seule vérité de sa voix.

Face à lui, le Méphistophélès reste celui qui faisait déjà l'unanimité à Tours : la basse italienne **Luigi De Donato** – d'une présence scénique redoutable, à la voix profonde, cuivrée mais sans rudesse, capable de faire briller l'ironie du rôle tout en gardant une noirceur souterraine. Le « *Veau d'or* » est un délice de caractère, d'une diction millimétrée et d'un aplomb théâtral qui électrise l'air. Mais c'est surtout dans les scènes avec Faust que le duo prend toute sa dimension, entre séduction et emprise.

Quant à la Marguerite de la soprano corse **Vannina Santoni**, elle incarne avec un naturel confondant le parcours de l'innocence à la tragédie. La voix, d'une rondeur veloutée

dans le grave, sait se faire aérienne dans le registre médium avant de déployer, dans la scène des bijoux, des aigus d'une pureté cristalline. Son « *Il était un roi de Thulé* » est un moment de recueillement rare, porté par un art consommé du filé et des *pianissimi* qui semblent suspendre le temps. La scène de l'église, où sa fragilité affleure sous la menace, révèle une comédienne sensible, attentive aux moindres inflexions du texte, bouleversante enfin !



Au sein de cette distribution de rêve, les seconds rôles – les mêmes qu'à Tours et tous excellents ! – ne sont pas en reste et méritent une attention toute particulière. Le personnage de Valentin, le frère de Marguerite, trouve en la personne d'**Anas Séguin** un interprète d'une autorité vocale et scénique saisissante. Sa voix de baryton, d'une assise naturelle et d'une projection généreuse, confère au « *Avant de quitter ces lieux* » une noblesse et une ligne de chant d'une pureté exemplaire. Séguin campe un Valentin à la fois frère protecteur et soldat empli de foi, avec une présence

dramatique affirmée qui contraste heureusement par sa franchise avec les ambiguïtés des personnages qui l'entourent. Dans le rôle de Siebel, le jeune page éperdument amoureux de Marguerite, **Éléonore Pancrazi** déploie un timbre d'une fraîcheur et d'une grâce délicieuses. Sa voix, agile et d'une justesse exemplaire, sait se faire tendre dans la romance « *Faites-lui mes aveux* », qu'elle livre avec une candeur touchante et un phrasé ciselé. Pancrazi évite avec intelligence l'écueil de la mièvrerie pour offrir un Siebel d'une sincérité désarmante, dont la fidélité à Marguerite apporte une note de pureté dans un univers moralement trouble. La complicité entre Siebel et Marthe, la gouvernante au caractère bien trempé, est ici servie par **Julie Pasturaud**, qui prête à ce rôle souvent secondaire une présence et une voix d'une belle consistance. Son timbre de mezzo-soprano, à la fois rond et incisif, donne toute sa saveur au duo comique du quatrième acte avec Méphistophélès. Julie Pasturaud incarne une Marthe à la fois terre-à-terre et pleine de vie, dont la gouaille naturelle offre un contraste bienvenu avec la gravité environnante. La diction est parfaite, l'engagement scénique total. Enfin, **Jean-Gabriel Saint-Martin** campe un Wagner musicalement précis, dont les interventions révèlent une voix ample et bien timbrée. Quant au **Chœur de l'Opéra Royal de Versailles**, il déploie une présence vocale solide, précise et bien engagée scéniquement, contribuant à la réussite collective de la soirée.

Si la mise en scène reste immobile, la fosse, elle, est en ébullition. **Laurent Campellone**, déjà à la tête de son orchestre tourangeau, dirige ici l'**Orchestre de l'Opéra Royal de Versailles** avec une vitalité communicative. Mais la différence tient d'abord à l'acoustique : celle de la salle royale, généreuse, chaude et précise, sublime chaque détail. Surtout, l'emploi d'instruments anciens, et notamment quatre cors naturels, fait basculer la soirée dans une autre dimension. Leur sonorité, d'une rondeur charnue et d'un éclat incomparable, irradie les passages symphoniques avec une

chaleur, une noblesse que la phalange tourangelles, pourtant très professionnelle, ne pouvait offrir dans une acoustique plus sèche. On entend ce que Gounod avait véritablement imaginé : des cuivres qui chantent sans agresser, des couleurs orchestrales d'une douceur pénétrante, un dialogue permanent entre le lyrisme vocal et un commentaire instrumental d'une finesse rare.

Les spectateurs versaillais ont réservé un accueil triomphal à la partie musicale – rappels nourris, bravos appuyés pour **Julien Behr, Vannina Santoni, Luigi De Donato, Anas Séguin** (et pour le chef et l'orchestre). Ils célèbrent là ce qui, malgré un travail scénique d'un autre temps, parvient encore à faire vibrer un public venu chercher avant tout la beauté du chant et de l'orchestre.

---

CRITIQUE, opéra. VERSAILLES, Opéra Royal, le 22 mars 2026.  
GOUNOD : Faust. J. Behr, V. Santoni, L. De Donato, A. Séguin,  
E. Pancrazi... Jean-Claude Berrutti / Laurent Campellone. Crédit  
photographique (c) Franck Putigny

---

**CRITIQUE, opéra. TOURS,  
Grand-Théâtre (du 4 au 8 mars**

# 2026) . GOUNOD : Faust. T. Bettinger, V. Santoni, L. De Donato, A. Seguin, E. Pancrazi... Jean-Claude Berutti / Laurent Campellone

Il y avait une curieuse impression de déséquilibre et de malaise, en cette soirée de première au Grand Théâtre de Tours, pour la nouvelle production du *Faust* de Charles Gounod imaginée par Jean-Claude Berutti. Si la salle a chaleureusement acclamé les artistes à l'issue de la représentation, le chemin fut jalonné d'aspérités, entre un plateau vocal de haute volée (malgré un rôle-titre visiblement souffrant) et une vision scénique pour le moins discutable.

Commençons par ce qui fâche, car hélas, cela saute aux yeux dès le premier tableau. La mise en scène de **Jean-Claude Berutti** semble avoir été pensée dans un esprit de contradiction permanente avec la dramaturgie de l'œuvre. On cherche en vain la cohérence dans ce fatras d'idées plus ou moins abouties. Pourquoi ce décor unique et pesant qui écrase l'intimité nécessaire de certaines scènes ? Comment justifier ces costumes qui mélangent les époques sans jamais créer de sens, reléguant la guerre de Trente Ans à un vague prétexte ? On peine à suivre le fil rouge (ou devrions-nous dire le fil noir) de cette lecture. La direction d'acteurs, souvent figée, laisse les interprètes livrés à eux-mêmes, errant dans ce labyrinthe conceptuel sans parvenir à habiter pleinement leur

personnage.

Mais le plus gros tollé concerne le traitement infligé à la partition. Les coupures sont nombreuses et parfois incompréhensibles. Pourquoi avoir ainsi charcuté le ballet de *La Nuit de Walpurgis*, le vidant de sa substance chorégraphique et symphonique ? Pire, certains récitatifs sont tronqués, brisant la ligne mélodique si chère à Gounod. On a le sentiment que le metteur en scène a voulu adapter l'œuvre à son propos, plutôt que de servir la vision du compositeur. Une mutilation qui laisse un goût d'inachevé et de frustration.



Si la partie scénique déçoit, le plateau vocal, lui, a relevé le défi avec *brio*... à une exception près, et de taille, car dès son entrée en scène l'on est inquiet pour **Thomas Bettinger**, qui prêtait ses traits au docteur Faust. De manière inhabituelle, ce soir la voix a semblé pâle et le timbre oblitéré par un voile persistant. La maladie, sans doute, était tapie dans l'ombre, et l'aigu, ce fleuron du rôle, n'a jamais réussi à s'épanouir. Chaque tentative dans le registre

suraigu était émise à l'arraché, peinant à sortir et flirtant avec la justtresse. Face à une telle fragilité, on ne peut avoir que de l'empathie pour l'artiste, mais objectivement, la prestation était en deçà des exigences du rôle.

Heureusement, tout autour, c'est le firmament qui s'invitait sur la scène tourangelle. La Marguerite de **Vannina Santoni** fut tout simplement miraculeuse. La soprano corse, rayonnante, a déployé une palette expressive d'une richesse folle. Sa voix, d'une pureté cristalline dans la *ballade du roi de Thulé*, a su se faire plus charnelle et dramatique au fil des actes. Son « *Air des bijoux* » fut un moment de grâce, une éblouissante démonstration de technique et d'émotion. Elle porte littéralement la production sur ses épaules, faisant oublier par son jeu intense les approximations de la mise en scène.

Face à elle, le Méphisto de **Luigi de Donato** s'impose comme une véritable bête de scène. Le comédien est « *hénaurme* », habité, brûlant les planches avec une présence animale. On connaissait le chanteur dans le répertoire baroque, mais sa métamorphose en diable gounodien est une réussite totale. La voix est ample, sombre, souple, avec un français et une prosodie d'une netteté exemplaire. Son « *Veau d'or* » a fait trembler les murs, et son ironie mordante a insufflé une énergie vitale à un spectacle qui en manquait cruellement.

Mais ce qui fait vraiment la force de cette distribution, c'est l'attention portée aux seconds rôles, tous confiés à des artistes de premier plan, et c'est là l'une des grandes réussites de la soirée. Le Valentin d'**Anas Seguin** est une véritable révélation. Le baryton prête à ce personnage souvent monolithique une intensité dramatique et une élégance de phrasé rares. Sa projection vocale est percutante, et il incarne avec une vérité désarmante la camaraderie du premier acte avant de noircir son timbre avec une haine poignante dans la malédiction finale. On a beaucoup aimé sa présence scénique, notamment dans la confrontation avec sa sœur déshonorée. C'est assurément l'un des grands moments de la

représentation. Face à lui, en Siébel, la mezzo-soprano (corse aussi !) **Éléonore Pancrazi** est d'une délicatesse infinie. À peine a-t-elle quitté les habits d'un autre travesti (Stéphano dans *Roméo et Juliette* du même Gounod au TCE il y a quelques jours...) qu'on la retrouve ici en jeune amoureux transi, avec une justesse stylistique confondante. Son timbre clair et poétique distille les couplets de la romance « *Si le bonheur* » (heureusement maintenue dans cette version) avec une telle douceur qu'elle en devient bouleversante. On ne saurait trop saluer son engagement et la qualité de son chant, tout en finesse.

**Julie Pastraud**, spécialiste des rôles de caractère, fait de sa Dame Marthe une duègne truculente et pleine de vie. Elle apporte une touche de légèreté bienvenue et joue la comédie avec un à-propos réjouissant, formant avec Luigi De Donato un duo comique détonant. Quant à **Jean-Gabriel Saint-Martin**, il est presque sous-distribué dans le rôle de Wagner, tant ses moyens sont prometteurs (depuis un certain temps déjà...). Sa voix de baryton a du métal, du relief, et il impose une présence scénique immédiate. On reste un peu frustré que sa *Chanson du Rat* soit interrompue, car on aurait savouré davantage de ce timbre si affirmé, qui ferait un excellent Valentin !

Il faut enfin saluer la prestation exceptionnelle des **Chœurs de l'Opéra de Tours**, renforcés par ceux de **l'Opéra Royal de Versailles**. Préparés par **David Jackson**, ils sont d'une homogénéité et d'une vaillance exemplaires, que ce soit dans la kermesse endiablée ou dans les moments plus solennels. Leur engagement scénique et vocal contribue puissamment à l'ampleur des grandes scènes collectives. Ajoutons que l'**Académie de danse baroque de l'Opéra Royal** apporte une énergie bienvenue à ce qui subsiste de la *Nuit de Walpurgis*, dans une chorégraphie classique mais efficace de **Reveriano Camil**.

Reste le *climax* de cette soirée en demi-teinte : la fosse... Et quel sauveur ! **Laurent Campellone**, directeur général et

artistique de l'**Opéra de Tours**, connaît son **Orchestre Suymphonique Région Centre-Val de Loire/Tours** sur le bout des doigts. Mieux, il le couve du regard, le porte, le guide avec une précision d'orfèvre. Sous sa baguette enamourée, la phalange tourangelle livre une prestation somptueuse. Les cordes sont chatoyantes, les vents délicats, et la direction, à la fois rigoureuse et passionnée, épouse chaque inflexion du chant. Campellone tire des couleurs variées de sa phalange, obtenant des merveilles de ses musiciens, et rappelle à tous que la véritable âme de cet opéra réside d'abord dans sa partition. C'est lui, en définitive, qui a cimenté les talents et permis à cette somptueuse distribution de s'épanouir.

Malgré les bémols, le public tourangeau, lui, a choisi : il a longuement acclamé les vrais triomphateurs de la soirée !



---

**CRITIQUE, opéra. TOURS, Grand-Théâtre (du 4 au 8 mars 2026).**  
**GOUNOD : Faust. T. Bettinger, V. Santoni, L. De Donato, A.**

**OPÉRA ROYAL DE VERSAILLES.  
GOUNOD : Faust (1859), les  
22, 24, 26, 28, 30 mars 2026.  
Julien Behr, Vannina Santoni...  
Orchestre de l'Opéra Royal,  
Jean-Claude Berutti (mes) /  
Stefan Plewniak (direction)**

L'Opéra Royal de Versailles affiche un joyau lyrique romantique, d'autant plus attendu qu'il est défendu par une distribution prometteuse dont Julien Behr dans le rôle-titre et la soprano Vannina Santoni dans celui de Marguerite, aux côtés de Luigi De Donato en Méphisto... avec le Choeur et l'Orchestre de l'Opéra Royal sous la direction du bouillonnant

## Stefan Plewniak. 5 représentations incontournables : du 22 au 30 mars prochains.



Depuis sa création en 1859, le **Faust de Charles Gounod (1818 – 1893)** demeure le sommet de l'opéra romantique français ; c'est d'ailleurs avec l'ouvrage que son auteur connaît enfin gloire et reconnaissance. Le texte de Goethe inspire les compositeurs dont Liszt, Berlioz, Gounod ou Boito. A 20 ans, Gounod se passionne lui aussi pour le drame et le mythe, précisément pendant son séjour du Prix de Rome en

1839. Fataliste et sans espoir, le héros au crépuscule de sa vie, veut s'empoisonner car toute science et croyance sont vaines. Mais le Diable (par l'entremise de Méphistophélès) le tente et obtient contre son âme de lui rendre jeunesse, jouissance, amour... Cette nouvelle vie suscite des plaisirs mais aussi une suite de péripéties dont il faut payer les conséquences... tragique en cela sa rencontre avec Marguerite. Dans une vision française du mythe faustéen, Gounod, croyant sincère, s'attache à soigner la trajectoire de Marguerite : sa passion pour Faust, ses souffrances puis son apothéose. Portrait de Charles Gounod DR.

Près de 20 ans furent nécessaires pour la construction du livret (rédigé par Carré et Barbier) puis pour la mise en place d'une partition ambitieuse et subtile, exposant dans des situations précisément représentées, une très vaste palette d'affects et d'effets théâtraux. Gounod et son librettiste

proposent aussi une évocation très fouillée de l'Allemagne médiévale : le cabinet de Faust, la kermesse, le jardin, la chambre de Marguerite, l'église, la montagne, la prison... une fresque lyrique qui relève d'une eau-forte aux riches contrastes où chaque personnage est brossé avec caractère... et cette élégance française dont Gounod (en roi de la valse) détient l'éternel secret. Reprise événement.

---

**Charles GOUNOD : Faust**  
**Opéra Royal de Versailles**  
les [22, 24, 26, 28, 30 mars 2026](#)  
**5 représentations événements**



**RÉSERVEZ VOS PLACES** directement sur le site de l'Opéra Royal de Versailles :

<https://www.operaroyal-versailles.fr/event/gounod-faust/>

Opéra Royal de Versailles  
Durée : 3h30 mn dont un entracte

### **distribution**

**Julien Behr : Faust**  
**Vannina : Santoni Marguerite**  
**Éléonore Pancrazi: Siébel**  
**Julie Pasturaud : Marthe**  
**Luigi De Donato : Méphistophélès**

Anas Séguin : Valentin  
Jean-Gabriel Saint-Martin : Wagner

Académie de danse baroque de l'Opéra Royal  
Chœur de l'Opéra de Tours  
Chœur et Orchestre de l'Opéra Royal de Versailles

Laurent Campellone : direction  
Jean-Claude Berutti : mise en scène  
Rudy Sabounghi : décors  
Françoise Raybaud : costumes  
Christophe Forey : lumières  
Reveriano Camil : chorégraphie et assistant mise en scène



---

# **France Musique, dim 19 oct 2025, 16h. BERLIOZ : la Damnation de Faust [Tribune des critiques] avec Olivier Py**

**Le prochain volet de la Tribune des critiques de disques promet d'être passionnant en invitant l'homme de théâtre Olivier Py, à débattre sur la meilleure version discographique du chef d'œuvre lyrique de Berlioz : La Damanation de Faust.**

**Olivier Py et le diable...** , c'est une vieille histoire. À l'opéra, elle remonte à sa première mise en scène lyrique : Der Freischütz en 1999. La figure du Malin, du cerveau démoniaque, facétieux et manipulateur, revient peu après dans sa relecture des Contes d'Hoffmann et, bien sûr, dans La Damnation de Faust – trois spectacles repris en 2008 au Grand Théâtre de Genève dans une « Trilogie du diable » devenue mémorable. La présence de l'écrivain, comédien, poète,

dramaturge s'annonce comme un événement à la Tribune des critiques de disques : autour d'Emmanuelle Giuliani et Piotr Kaminski, Olivier Py se prête à l'exercice de l'écoute en aveugle de l'opéra de Berlioz. Gageons qu'en écoutant la musique du grand Hector, son génie Des paysages orchestraux, Olivier Py évoquera maints souvenirs de son travail comme metteur en scène d'opéras.

Illustration : Hector Berlioz DR

---

---

**CRITIQUE, opéra. LIEGE, Opéra Royal de Wallonie, le 20 septembre 2025. GOUNOD : Faust. J. Osborn, N. Machaidze, E. Schrott, M. Werba... T. Strassberger / Giampaolo Bisanti**

L'Opéra Royal de Wallonie-Liège vient d'offrir à son public (nous avons assisté à la dernière du 20 septembre...) une production magistrale de *Faust* de Charles Gounod, un chef-d'œuvre qui restera gravé

**dans les mémoires du public Wallon. Sous la direction superlative de Giampaolo Bisanti (le directeur musical de l'institution belge) et dans une mise en scène spectaculaire de l'américain Thaddeus Strassberger, cette production a transcendé le stade de la simple représentation pour devenir une expérience sensorielle totale.**

La vision du metteur en scène **Thaddeus Strassberger** est tout simplement époustouflante. Loin d'une approche conventionnelle, l'homme de théâtre étasunien plonge le spectateur dans un univers visuel riche en symboles et en contrastes, où chaque détail scénique participe à la narration du mythe faustien, avec une esthétique inspirée par l'histoire de l'Art : les références à Lucas Cranach l'Ancien et ses Èves tentatrices, à l'imaginaire fantastique de Gustave Doré, ou même à la sensualité ornementale de Gustav Klimt, créent une toile de fond culturelle profonde et fascinante. La scène du jardin, baignée d'une lumière quasi divine, et les enfers ténébreux de Méphistophélès sont traités avec une palette de couleurs et une utilisation de l'ombre et de la lumière qui sont autant de clins d'œil à cette tradition artistique.

Strassberger, qui signe également les décors et les lumières, utilise ces éléments non pas pour simplement reproduire la réalité, mais pour exprimer les tensions métaphysiques et morales de l'œuvre. L'étude oppressante de Faust s'oppose à la vitalité de la foire de village, tandis que la déchéance de Marguerite est magnifiée par une atmosphère de désolation poignante. La lumière n'éclaire pas, elle révèle ; l'ombre ne cache pas, elle suggère. Ce jeu permanent fait de la scène un véritable miroir de l'âme des personnages. La mise en parallèle avec le récit biblique d'Adam et Ève est une idée de génie. Faust, en quête de connaissance illimitée, devient un nouvel Adam, tandis que Marguerite incarne une Ève moderne,

dont l'innocence est sacrifiée sur l'autel de la tentation. Cette approche universalise le drame, et lui confère une résonance spirituelle puissante.

La prolongation récente du contrat de **Giampaolo Bisanti** à la tête de l'institution liégeoise (jusqu'en 2031 !) se comprend dès les premières mesures de l'ouverture. Le *maestro* italien insuffle à la partition de Gounod une énergie juvénile et une clarté remarquable. Bisanti dirige avec une rigueur et une passion communicative. Son sens du théâtre et sa générosité musicale sont ici au service d'une interprétation qui allie parfaitement la grandeur dramatique et la délicatesse des moments les plus intimes. L'orchestre et les chœurs (dirigés par **Denis Segond**) répondent avec une précision et une ferveur impressionnantes, formant un bloc homogène et puissant qui soutient et magnifie l'action sur scène sans jamais l'écraser. La complicité entre la fosse et le plateau, essentielle dans le répertoire français, est ici absolument parfaite.



Porter à la scène le mythe de Faust exige une distribution sans faille, réunissant des chanteurs à la technique éprouvée et au fort tempérament dramatique. C'est exactement le quatuor vocal de haute volée que le public liégeois a pu entendre, chaque interprète apportant la quintessence de son art. Et c'est le génial ténor américain **John Osborn** qui incarne le rôle-titre avec l'autorité vocale qu'on lui connaît. Spécialiste reconnu du *belcanto* et du grand opéra français, Osborn n'est pas un chanteur qui cherche à impressionner par la seule puissance. Son approche est plus nuancée et tout aussi redoutable : il mise sur la beauté du timbre, la richesse des couleurs et une agilité technique qui lui permet de naviguer avec élégance des moments de doute aux élans passionnés. Son incarnation a certainement tiré profit de sa philosophie selon laquelle chanter le répertoire français requiert de la sensibilité, des nuances, de la douceur mais aussi de la puissance pour les parties héroïques. Son

expérience dans des rôles aussi exigeants qu'Arnold dans *Guillaume Tell* ou Éléazar dans *La Juive* lui a offert l'endurance et la palette expressive pour traduire la complète métamorphose du docteur.

Face à lui, la soprano géorgienne **Nino Machaidze** prête sa voix à Marguerite. Son magnifique timbre, à la fois corsé et moiré, apporte une présence immédiate et une homogénéité remarquable sur l'ensemble de la tessiture. Elle possède une souplesse technique et un registre suraigu remarquables, des atouts très précieux pour le rôle de Marguerite, qui exige autant de pureté lyrique dans la scène des bijoux (« *Ah! je ris de me voir si belle en ce miroir* » ) que de dramatisme dans la scène finale. Son affinité pour le répertoire français (malgré des défauts de prononciations récurrents...) et belcantiste lui a permis d'offrir une interprétation stylistiquement juste et émotionnellement poignante.

De son côté, dans le rôle de Méphistophélès, le baryton-basse uruguayen **Erwin Schrott** déploie toute la séduction diabolique qui fait sa marque de fabrique. Artiste au magnétisme dramatique incontesté, Schrott continue d'éblouir pour sa capacité à jouer sur les registres, alliant une diction amusée hédoniste et sanguine (bien que parfois "exotique" également...), à une gravité sombre du timbre lorsqu'il le faut. Cette versatilité est parfaite pour camper un Méphisto tour à tour railleur, séducteur et terrifiant. Sa voix puissante et son aisance scénique lui ont permis d'offrir une incarnation nerveuse, riche en couleurs et parfaitement incarnée

En Valentin, le baryton autrichien **Markus Werba** apporte la noblesse et l'engagement vocal qui le caractérisent. Artiste aguerri, lauréat de nombreux concours et habitué des plus grandes scènes mondiales, Werba campe le rôle de Valentin, le frère sincère et courageux, avec une grande rigueur musicale et une profondeur d'expression particulièrement frappante. Son air « *Avant de quitter ces lieux* » sait résonner avec la solennité et l'émotion requises, porté par une voix au *legato*

assuré. Dans les rôles “secondaires”, la jeune mezzo azerbaïdjanaise **Elmina Hasan** apporte une fraîcheur touchante et un chant plein de tendresse juvénile au personnage de Siébel, marquant une belle prise de rôle, tandis que la Wallonne **Julie Bailly** (Marthe Schwertlein) offre une prestation aussi vocale que comique des plus efficaces. Enfin, son compatriote **Ivan Thirion** ne fait qu’une bouchée du rôle de Wagner.

Bref, l’**Opéra Royal de Wallonie-Liège**, sous la bénéfique impulsion de **Stefano Pace**, confirme avec cette ouverture de saison son rang parmi les grandes maisons d’opéra internationales, capables de porter haut l’exigence artistique et l’émotion partagée !



---

CRITIQUE, opéra. LIEGE, Opéra Royal de Wallonie, le 20  
septembre 2025. GOUNOD : Faust. J. Osborn, N. Machaidze, E.  
Schrott, M. Werba... T. Strassberger / Giampaolo Bisanti. Crédit  
photographique © ORW-Liège/J.Berger

---

# **STREAMING OPÉRA. GOUNOD : Faust [Opéra de Lille, le 12 sept 2025]. Julien DRAN, Vannina SANTONI, Jérôme BOUTILLIER... Denis Podalydès / Louis Langrée**

Au soir de sa vie, vieil érudit ayant  
tout lu de la connaissance comme de la  
recherche humaine, Faust regrette le seul  
bien qui vaillle : la fragile et  
inestimable jeunesse. Pour la retrouver,  
il cède son âme au suppôt du diable, le  
facétieux Méphistophélès. Sur son chemin,  
l'amour de Marguerite, comme les remords

## du héros, sauront-ils déjouer les plans du diable ?

Dès sa création, ***Faust*** de **Charles Gounod** connaît un succès retentissant et jamais démenti depuis qui en fait l'opéra français le plus joué au monde, talonnant la *Carmen* de Bizet. Tout en diabolisant Mephisto et le pacte ignoble qui le lie à Faust, La musique de Gounod célèbre en réalité les plaisirs de la vie, tous les délices d'une vie terrestre : de la ronde démoniaque du Veau d'or où triomphe Satan lui-même à Marguerite riant de se voir si belle en son miroir, le spectateur s'enivre lui même grâce aux vertiges d'une musique élégantissime. En distillant le poison voluptueux d'une musique sensuelle, Gounod souffle le vent hédoniste du Second Empire... Et son hypocrisie bourgeoise.

Denis Podalydès voit ici « un opéra fondamentalement anti-puritain dans un monde puritain dont il épouse pourtant le code religieux, et qu'il feint d'observer. Il y a dans cette œuvre un aspect double – une hypocrisie structurelle, typique du Second Empire. Car Gounod est un vrai catholique en proie à des démons d'autant plus démoniaques qu'il est fervent chrétien. D'ailleurs, le metteur en scène utilise les dialogues parlés de Jules Barbier qui faisaient partie de l'œuvre à sa création en 1859, pour en faire apparaître toutes les ambiguïtés. Façon de célébrer, de l'opéra de Gounod, l'éternelle jeunesse et sa vision ambivalente.

La production lilloise bénéficie d'un duo irrésistible : Julien Dran en Faust, et Vannina Santoni en Marguerite...

---

**VOIR *Faust* de Gounod à l'opéra de Lille sur OperaVision :**  
**[https://operavision.eu/fr/performance/faust?utm\\_source=OperaVi](https://operavision.eu/fr/performance/faust?utm_source=OperaVision&utm_campaign=c671b8d9a5-august2025-fr_COPY_01&utm_medium=email&utm_term=0_be53dc455e-c671b8d9a5-100559298)**  
**[sion&utm\\_campaign=c671b8d9a5-august2025-](https://operavision.eu/fr/performance/faust?utm_source=OperaVision&utm_campaign=c671b8d9a5-august2025-fr_COPY_01&utm_medium=email&utm_term=0_be53dc455e-c671b8d9a5-100559298)**  
**[fr\\_COPY\\_01&utm\\_medium=email&utm\\_term=0\\_be53dc455e-](https://operavision.eu/fr/performance/faust?utm_source=OperaVision&utm_campaign=c671b8d9a5-august2025-fr_COPY_01&utm_medium=email&utm_term=0_be53dc455e-c671b8d9a5-100559298)**  
**[c671b8d9a5-100559298](https://operavision.eu/fr/performance/faust?utm_source=OperaVision&utm_campaign=c671b8d9a5-august2025-fr_COPY_01&utm_medium=email&utm_term=0_be53dc455e-c671b8d9a5-100559298)**

**Diffusé Le 12 sept 2025 à 19h CET**

**Disponible jusqu'au 12 mars 2026 à 12h CET – Enregistré le 15  
mai 2025**

**Chanté en français / Sous-titres en anglais, français**

**Photo © Simon Gosselin**

## **Distribution**

**Faust, Julien Dran**  
**Marguerite, Vannina Santoni**  
**Méphistophélès, Jérôme Boutillier**  
**Valentin, Lionel Lhote**  
**Siebel, Juliette Mey**

**Orchestre National de Lille**

**Musique : Charles Gounod**  
**Texte : Jules Barbier, Michel Carré**  
**Mise en scène : Denis Podalydès**  
**Direction musicale : Louis Langrée**

---

**CRITIQUE, concert. PARIS,  
Salle Colonne, le 7 oct 2024.  
Centenaire du Surréalisme  
(Festival INVENTIO 2024),  
« Double-fil » (création),  
Scriabine (Sonate n°2),  
Liszt, Ravel,... Léo Marillier,  
violon / Orlando Bass,  
piano. □ □**

C'est un somptueux programme, autour du centenaire du Manifeste du surréalisme qu'offre le violoniste Léo Marillier, en complicité avec le pianiste Orlando Bass.

Le concert Salle Colonne est aussi la clôture du Festival INVENTIO 2024, un événement francilien fondé par le dynamique violoniste d'autant plus incontournable, qu'il ne cesse de surprendre par la pertinence et l'originalité des programmes proposés. En ouverture, d'abord de splendides

**acrobaties : le *Faust* de Gounod, revisité par Wieniawski et Ravel, dont le goût virtuose et subtil permet de mettre au grand jour des facettes touchantes de thèmes céléberrimes à travers les gestes musicaux que sont les paraphrases et transcriptions, grande spécialité des deux instrumentistes.**

Inventeur et virtuose, **Franz Liszt préfigure le cubisme**, par son goût pour les contrastes indomptés et un aspect machiniste immuable dans ces trois pièces. Le compositeur explore les possibilités d'une musique brutale, brute, sombre, où le geste de l'interprète virtuose, d'impressionnant, se fait troublant : le duo joue trois saynètes ainsi arrangées ; en son coeur, un pari musical, une « galipette » puisqu'il s'agit d'une création commune à Orlando Bass et Léo Marillier, commande de l'édition 2024 du Festival INVENTIO (fondé par Léo M) : « **Double-fil** », composée à quatre mains, par le biais d'un système où l'un finit les gestes musicaux suggérés par l'autre, comme un aller-retour qui n'est pas sans rappeler le travail à contrainte de l'OuLiPo. Gestes tout autant puisque la musique explore l'idée même du jouer-ensemble, langage autant corporel que musical unissant des musiciens. D'où le titre de « Double-fil », le fil étant celui d'un funambule. Cette création est entièrement dédiée à cet exercice, ludique mais terriblement exigeant : tisser des liens entre les œuvres, produire un fil continu comme le chant recomposé d'une unité qui se dévoile dans le jaillissement du concert, à travers et cette fois à une échelle à la fois micro (matériau musical) et macro (une pièce de 10 minutes). Pour les deux interprètes démiurges, le défi de la pièce : construire à tâtons, avec courage et sentir monter la confiance et le

respect dans un univers imaginaire partagé... Sur la forme, le geste commun formule une proposition d'objet-récital évolutif, nouveau... Quoi de plus surréaliste ?... et de plus convaincant ?

Pour finir, **la seconde Sonate de Busoni**, elle-même futuriste, et jouée dans son intégrité originelle est un pont géant entre piano et violon ; elle affirme son imaginaire foudroyant, sublime et subtile Sonate en mi mineur d'un compositeur toujours trop peu joué. Sur le thème « arrangements et création », les deux musiciens font entendre jusqu'où des œuvres musicales appartenant à un patrimoine connu peuvent être explorées, reprises, arrangées pour « subvenir » à la nécessité de l'imagination contemporaine, en quelque sorte. Ils s'emparent avec une acuité complice et très convaincante de la célèbre « Faust Fantaisie » de **Wieniawski** ; y tracent ce qui pourrait être une fantaisie musicale d'aujourd'hui, avec ses croisements, ses ellipses, ses changements de ton. Y sont intégrés Ravel, Edmond Dédé, Liszt, pour faire surgir un objet musical et spirituel final, plus... halluciné, surréaliste en définitive ! Superbe engagement interprétatif.

Leurs transcriptions commises tout autant sur trois œuvres de **Liszt** empruntent la voie du cadavre exquis pour permettre aux deux imaginaires de cohabiter et se déployer dans les œuvres-sources. Le concert permet ainsi une expérience où « l'individualité du compositeur et de l'interprète



se dissolvent dans l'œuvre » ; conjonction vivante où la musique parle autrement, avec une autorité issue d'une sorte

d'inconscient collectif. Impulsif et à moitié improvisé, ce format semble être propice pour tenter de conquérir ce qui flotte dans l'air... du concert. Le spectateur abreuvé, et même enivré, est conquis.

Derrière chaque pièce, un train peut en cacher un autre, une musique peut en révéler une autre. Comme des Poupées russes, étrangement musicales. Ces réactions en chaîne active dans ce programme un jeu de cache-cache qui s'autorise des passerelles et met à jour des liens surprenants entre répertoires, entre instruments. Magistrale implication des deux instrumentistes.

---

**CRITIQUE, concert. PARIS, Salle Colonne, le 7 oct 2024. Centenaire du Suréalisme (Festival INVENTIO 2024), « Double-fil » (création), Scriabine (Sonate n°2), Liszt, Ravel,... Léo Marillier, violon / Orlando Bass, piano.**

**LIRE** aussi notre présentation annonce du concert « Double-Fil », création ... Léo Marillier / Orlando Bass. PARIS, le 2 oct 2024 -/ Concert de clôture du FESTIVAL INVENTIO 2024 : <https://www.classiquenews.com/festival-inventio-paris-salle-colonne-le-7-oct-2024/>

---

# CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 26 septembre 2024. GOUNOD : Faust. P. Pati, A. Esposito, A. Edris, F. Sempey, M. Viotti... Tobias Krätzer / Emmanuel Villaume.

Ce soir-là, il avait plu sur toute la France ; définitivement, l'été avait abandonné les quais de la Seine, et les larges avenues autour de la place de la Bastille faisaient ronronner la valse triste des automobiles. Les vêpres annonçaient déjà, au sein du grand amphithéâtre de l'**Opéra Bastille**, le retour du *Faust* de **Charles Gounod** et ses incantations dramatiques. Le chef d'œuvre absolu de l'opéra français allait revenir dans une nouvelle production après une interruption forcée par la pandémie. Initialement mené par Benjamin Bernheim et Christian van Horn, ce *Faust* revisité dans le Paris de la fin des années 2010 nous promettait non seulement une vision nouvelle, mais une refondation du mythe goethéen.



(*Faust* à l'Opéra Bastille © Franck Ferville)

## Le temps perdu

L'histoire de l'intellectuel obsédé par la quête de connaissance et de son pacte avec le Malin semble rappeler ces antiques runes qui font référence aux souffrances d'Odin pour boire à la source de ce savoir infini, dont la souffrance est le prix à payer. A la différence de la pièce originelle de Goethe, le *Faust* de Gounod désire la jeunesse en lui attribuant tous les pouvoirs face à une lassitude proche du désespoir. A l'égal de Juan Ponce de Léon en 1513, la recherche de la fontaine de jouvence n'aboutit qu'à la propre perdition dans des contrées inconnues et dangereuses. Contrairement au Fitzcarraldo de Werner Herzog, le *Faust* de Gounod se laisse berner par imprudence et devient l'objet de Méphistophélès malgré lui. La quête d'un idéal superficiel

mène toujours à la perte et la damnation.

Ce dernier postulat semble être la thèse de **Tobias Krätzer** pour sa mise en scène. Faust vit dans un appartement parisien cosssu, lambrissé de moulures et à la bibliothèque fournie. Appartement d'un intellectuel raffiné qui a tout réussi sauf la joie simple du ménage domestique. Le canapé Roche Bobois voit la solitude partagée avec une belle nymphe au consentement monnayé et les lourds rideaux de brocart vert uni s'ouvrent sur la vie éclatante d'un Paris qui ne dort jamais. Dans la vision de Tobias Kratzer, il oppose l'opulence apparente de Faust au sordide quartier HLM de la banlieue est où habitent Marguerite, Valentin et Marthe. Déjà on est dérangé par le simplisme de cette vision. Elle nous rappelle fatalement une mise en scène révoltante de *Don Giovanni* de Mozart par le couple Leiser & Caurier, à Nantes, en 2016. Les décors sont quasiment les mêmes et les procédés dans la construction des personnages, confondants de similitude. Faut-il désormais étaler au grand jour des différences sociales inventées et mêler ça de quelques images poétiques ? Kratzer veut tout faire et tout montrer avec un manque de tact, un recueil de poésie et une impudicité manifeste. On peine parfois à suivre l'intrigue entre projections sur le rideau de tulle et autres gadgets technologiques. Ce qui a été remarquable dans *La Traviata* de Simon Stone, qui a tout réussi avec poésie et subtilité, peine à fonctionner dans ce *Faust*.



(Pene Pati & Amina Edris dans *Faust* à l'Opéra Bastille © Franck Ferville)

Si sur scène, hélas, la mise en scène n'a été qu'une succession de poncifs et d'approximations, nous avons été gâtés par une distribution et une direction d'orchestre idéales. **Pene Pati** a non seulement les qualités vocales requises par le rôle, c'est un orfèvre dans l'ornementation et le style. Il est un Faust de rêve, à la fois puissant et aux mélismes délicats. Son « *Salut, demeure chaste et pure* » est iconique. Un véritable rêve d'entendre un tel musicien dans ce rôle. Nous nous réjouissons qu'il soit régulièrement sur la scène de l'Opéra de Paris.

Le Méphistophélès d'**Alex Esposito** a la richesse de timbre que requiert le rôle. On remarque des graves veloutés et une puissance dans la cadence qui nous ravit. Il est déchaîné dans les ensembles et son jeu d'acteur est plus qu'inquiétant

tellement, il sait interpréter ce personnage. La soprano égyptienne **Amina Edris** est une ravissante Marguerite. Parfois un peu en retrait sur la prosodie et avec un manque de projection dans certains passages, elle domine tout de même dans les airs et les fastueux ensembles. Le trio final est splendide et nous avons découvert une formidable artiste. Vivement son retour dans une autre production. **Florian Sempey** reprend le rôle de Valentin, qu'il avait déjà incarné en 2019. Ce fabuleux soliste est un artiste complet dont la voix porte des couleurs impressionnistes, toujours plus riches et surprenantes, avec lui tout type de répertoire sera un trésor à découvrir. La fantastique **Marina Viotti** campe un Siebel d'anthologie. Malgré la mise en scène, où le jeune étudiant est une espèce de « *nerd* » gauche sorti d'une *sitcom*, la mezzo-soprano égrène toutes ses interventions de belles inflexions. Nous redécouvrons avec plaisir les airs de ce rôle qui sont devenus des « tubes » mais qui semblent des nouveautés, rares et précieuses, dans l'étendue vocale de Marina Viotti.

**Emmanuel Villaume** – en expert de cette musique – dirige l'**Orchestre et les Choeurs de l'Opéra national de Paris** avec un talent inénarrable. Toute la partition est déployée dans l'étendue de sa poésie, le respect du langage de Gounod et la mise en valeur de la beauté du style. *Maestro* Villaume a su exactement construire l'intensité dramatique qui fit défaut sur scène. Pendant les ballets, on a pris littéralement une vague vivifiante de musique qui a redonné totalement sa place à ces pièces d'agrément dans l'ensemble du drame. Espérons qu'Emmanuel Villaume revienne sur les scènes et dans les fosses de France, où il se fait trop rare, alors que c'est un des plus grands chefs de sa génération et un incomparable talent.

A la fin de *Faust*, peut-on alors rentrer inerte dans les intérieurs honnêtes de ce Paris qui se rendort dans son quotidien ? Que cherche Faust à la fin ? Peut-être la réponse

que Marcel Proust a fini par offrir aux âges, celle du temps qui semble perdu à tout jamais, mais qui au fond est toujours retrouvé, souvent quand on l'espère le moins...

---

**CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 26 septembre 2024.**  
**GOUNOD : Faust.** P. Pati, A. Esposito, A. Edris, F. Sempey, M. Viotti... Emmanuel Villaume / Tobias Krätzer. Photos © Franck Ferville.

**VIDÉO :** Trailer de « Faust » selon Tobias Krätzer à l'Opéra Bastille

---

**Festival INVENTIO. PARIS,**  
**Salle Colonne, le 7 oct 2024.**  
**Gounod, Wieniaski, Ravel,**  
**Liszt... transcriptions par Léo**  
**Marillier et Orlando Bass**

**Le 7 octobre, le 9ème Festival INVENTIO 2024 – porté par le violoniste virtuose Léo Marillier – conclue son édition 2024, non sans audaces créatives, et poursuit ses escapades musicales, « hors des sentiers battus et urbains, (pour) démocratiser la culture dans des lieux insolites » : c'est donc l'excellence artistique fusionnée à la surprise et à l'esprit d'aventure qui prévaut en cette rentrée dans le 77 et à Paris (pour le concert final du 7 octobre, salle Colonne). Des sites surprenants aux acoustiques qui ne le sont pas moins, des formations originales (comme le trio Le Bateau Ivre, le 14 sept : alto, harpe, flûte), piano 4 mains... Au programme : auteurs impressionnistes, créations aussi (signées Léo Marillier, comme à son habitude pour chaque édition d'Inventio), arrangements audacieux pertinents, paraphrases inspirantes, transcriptions aussi impertinentes que récréatives...**

... avec bouquet final, à Paris, célébration du centenaire du manifeste surréaliste avec des œuvres et des arrangements du duo de choc : Léo Marillier (violon) et Orlando Bass (piano)... dont un LISZT dévoilé, moderne et essentiel ; une commande

révélant la magie de deux gestes accordés (violon / piano), enfin la Sonate n°2 de Robert Schumann, que l'on croyait connaître et ici révélée dans une version autographe méconnue. Pour bien commencer la rentrée francilienne et parisienne 2024, 3 concerts incontournables.

## **FESTIVAL INVENTIO 2024, Acte II CONCERT FINAL événement**

**lundi 7 octobre 2024**

Information s& réservations directement sur le site du  
FESTIVAL INVENTIO 2024 :

<https://www.inventio-music.com/le-festival/calendrier-et-programmation/>



**FESTIVAL INVENTIO**  
9ÈME ÉDITION  
"DU GESTE À LA MUSIQUE"  
[www.inventio-music.com](http://www.inventio-music.com)  
01 64 01 59 29

**CONCERTS**  
DIRECTION ARTISTIQUE : LÉO MARILLIER  
14 septembre : Chevru - 77  
Ensemble Le Bateau Ivre  
28 septembre : Bannost-Villegagnon - 77  
Récital piano 4 mains  
Virgile Roche et Pierre-Marie Gasnier  
**CONCERT CLOTURE EDITION**  
7 octobre : Salle Colonne - Paris  
Centenaire du Manifeste du surréalisme  
Léo Marillier et Orlando Bass

  
Région Île-de-France  
  
seine77  
LE DÉPARTEMENT  
  
PROVINOIS  
  
sacem  
Ensemble, Région  
Paris la musique  
  
SPEDIDAM

**LUNDI 7 OCTOBRE 2024**

**PARIS**, Salle colonne – Paris  
94 Bd Auguste Blanqui 75013 Paris

## 20h : CONCERT-ÉVÉNEMENT

Centenaire du Manifeste du Surréalisme

Violon : **Léo MARILLIER**

Piano : **Orlando BASS**

Le programme événement, tout en poursuivant un précédent sur le thème de Faust ([2023, voir notre reportage exclusif Une nuit avec FAUST](#)), poursuit l'exploration inventive, hors normes, au geste lyrique et poétique, défendu par le duo Léo Marillier et Orlando Bass ; la soirée est ainsi articulée autour du centenaire du Manifeste du surréalisme. En ouverture, de splendides acrobaties : le Faust de Gounod, revisité par Wieniawski et Ravel, dont le goût virtuose et subtil permet de mettre au grand jour des facettes touchantes de ces thèmes céléberrimes à travers les gestes musicaux que sont paraphrases et transcriptions.

Grand inventeur du piano moderne, maître farouche de la virtuosité, Franz Liszt préfigure le cubisme, par son goût pour les contrastes indomptés et un aspect machiniste immuable dans les trois pièces choisies (Mephisto Polka, Nuages gris, Czardas obstiné / arrangement Léo Marillier et Orlando Bass).

Liszt a exploré à la fin de sa vie les possibilités d'une musique brutale, primitive, sombre, essentielle où le geste de l'interprète virtuose, d'impressionnant, se fait troublant ; incroyable de penser que ce virtuoses du geste élégantissime et un rien narcissique ait évolué vers l'épure, la synthèse, l'être plutôt que le paraître / Wagner son gendre ne s'y est pas tromper en puisant dans cette matière éruptive et vitale ;

Les interprètes vous proposent trois saynètes arrangées par leurs soins illustrant cette fascination.

En son cœur, un pari musical, une galipette, création commune à Orlando Bass et Léo Marillier, commande de l'édition 2024 du Festival : « DOUBLE-FIL », composé à quatre mains, par le

biais d'un système où l'un finit les gestes musicaux suggérés par l'autre, dans une sorte d'aller-retour qui n'est pas sans rappeler le travail à contrainte de l'OuLiPo.

GESTES également puisque cette musique explore l'idée même du jouer-ensemble, de ce qui constitue le langage autant corporel que musical unissant des musiciens. D'où le titre de « Double-fil », le fil étant celui d'un funambule.

Pour finir, la seconde sonate de Schumann, pont géant entre piano et violon, œuvre à l'imaginaire foudroyant, dans une version totalement inédite d'après le manuscrit.



### Programme

Henri Wieniawski : Faust Fantaisie

Maurice Ravel : à la manière d'Emmanuel Chabrier (arrangement Léo Marillier et Orlando Bass),

Franz Liszt : Mephisto Polka, Nuages gris, Czardas obstiné (arrangement Léo Marillier et Orlando Bass) ;

Léo Marillier / Orlando Bass – Double fil (commande du Festival INVENTIO 2024)

Robert Schumann – Sonate pour violon et piano n.2 en ré mineur op.121

(version inédite à partir du manuscrit)

**dernière minute** : la Sonate de Schumann est finalement remplacée par la *Sonate en mi mineur* de Busoni car l'œuvre est plus adaptée au « développement autour du surréel, de l'impulsif, du rêve », précise Léo Marillier.

**LIRE** aussi notre présentation du Festival INVENTIO 2024, acte I, avec un ENTRETIEN avec Léo MARILLIER : <https://www.classiquenews.com/77-9e-festival-inventio-leo-mari>

[llier-du-geste-a-la-musique-les-16-mai-1er-8-15-30-juin-7-juillet-2024-14-28-sept-puis-7-oct-2024/](#)

[\(77\) 9ème FESTIVAL INVENTIO. Léo Marillier : « Du geste à la musique », les 16 mai, 1er, 8, 15, 30 juin, 7 juillet 2024 / 14, 28 sept puis 7 oct 2024](#)

**VOIR aussi notre REPORTAGE exclusif UNE NUIT avec FAUST, programme INVENTIO 2023 :**

**PARTIE 1**

**PARTIE 2**

---

**FESTIVAL INVENTIO, acte II.  
Les 14, 28 sept puis 7 oct  
2024. Le Bateau Ivre, Pierre-  
Marie GASNIER et Virgile  
ROCHE, Léo MARILLIER et  
Orlando BASS, centenaire du**

# **Manifeste surréaliste...**

**En septembre puis début octobre (les 14, 28 sept puis 7 octobre), le 9ème Festival INVENTIO 2024 porté par le violoniste virtuose Léo Marillier poursuit ses escapades musicales, « hors des sentiers battus et urbains, (pour) démocratiser la culture dans des lieux insolites », c'est donc l'excellence artistique fusionnée à la surprise et à l'esprit d'aventure qui prévaut en cette rentrée dans le 77 et à Paris (pour le concert final du 7 octobre, salle Colonne). Des sites surprenants aux acoustiques qui ne le sont pas moins, des formations originales (comme le trio Le Bateau Ivre le 14 sept : alto, harpe, flûte), piano 4 mains, ... Au programme : auteurs impressionnistes, créations aussi (signées Léo Marillier, comme à son habitude pour chaque édition d'Inventio), arrangements audacieux pertinents, paraphrases inspirantes, transcriptions aussi impertinentes que récréatives...**

... avec bouquet final, à Paris, célébration du centenaire du manifeste surréaliste avec des œuvres et des arrangements du duo de choc : Léo Marillier (violon) et Orlando Bass (piano)... dont un LISZT dévoilé, moderne et essentiel ; une commande révélant la magie de deux gestes accordés (violon / piano), enfin la Sonate n°2 de Robert Schumann, que l'on croyait connaître et ici révélée dans une version autographe méconnue. Pour bien commencer la rentrée francilienne et parisienne 2024, 3 concerts incontournables.

## **FESTIVAL INVENTIO 2024, acte II**

### **3 CONCERTS événements**

### **14, 28 sept et 7 octobre 2024**

Information s& réservations directement sur le site du  
FESTIVAL INVENTIO 2024 :

<https://www.inventio-music.com/le-festival/calendrier-et-programmation/>



**FESTIVAL INVENTIO**  
9ÈME ÉDITION  
"DU GESTE À LA MUSIQUE"  
[www.inventio-music.com](http://www.inventio-music.com)  
01 64 01 59 29

**CONCERTS**  
DIRECTION ARTISTIQUE : LÉO MARILLIER  
**14 septembre : Chevru - 77**  
Ensemble Le Bateau Ivre  
**28 septembre : Bannost-Villegagnon - 77**  
Récital piano 4 mains  
Virgile Roche et Pierre-Marie Gasnier  
**CONCERT CLOTURE EDITION**  
**7 octobre : Salle Colonne - Paris**  
Centenaire du Manifeste du surréalisme  
Léo Marillier et Orlando Bass

  
seine 77  
LE DÉPARTEMENT  
PROVINOIS  
sacem  
SPEDIDAM

## **SAMEDI 14 SEPTEMBRE 2024**

**CHEVRU, église (77)**  
Place de l'Église

77320 Chevru

**20h : CONCERT / Ensemble LE BATEAU IVRE,**

Second Prix Concours OSAKA mai 2023.

Valentin CHIAPELLO, alto / Jean-Baptiste HAYE, harpe /  
Samuel CASALE, flûte

Le nom du groupe fait référence au poème éponyme écrit par Arthur Rimbaud en 1871. Jeune poète, Rimbaud bouleverse le paysage poétique français avec une oeuvre radicale, étroitement liée à sa fulgurante trajectoire. Les compositions originales et choix d'oeuvres interprétées par l'ensemble « Le Bateau ivre » partagent avec le poème de Rimbaud un imaginaire nourri d'exotisme, de rêve, voire d'hallucinations mystiques qui les rattachent au courant impressionniste en général.

### **Programme**

Claude Debussy, Sonate n°2 pour flûte, alto et harpe

Gabriel Fauré, Une châtelaine en sa tour

Claude Debussy, Syrinx pour flûte seule

Edgar Varèse, Density 21.5 pour flûte seule

Max Reger, Suite pour alto solo en mi mineur op.131d

Léo Marillier, pièce pour harpe seule (création 2024)

Maurice Ravel, Sonatine pour alto, flûte et harpe

Après-concert offert par l'association A3E, partagé avec les artistes

**SAMEDI 28 SEPT 2024**

**BANNOST-VILLEGAGNON (77)**

1 Rue de la Forêt

77970 Bannost-Villegagnon

**16h**

**BALADE** des 2 lavoirs guidée par l'association des randonneurs  
de BANNOST

Balade à travers champs, forêts, sentiers sinueux. Possibilité  
de jolies rencontres avec des vaches, des chevreuils, des  
rapaces dans ce village marqué par la naissance d'un  
personnage historique d'envergure : Villegagnon ; Provinois ,  
avocat devenu chevalier de Malte, fréquentant les personnages  
exceptionnels de son époque : Ronsard, Rabelais, Catherine de  
Médicis, Charles Quint, François 1er, doté d'une constitution  
d'athlète, d'une ambition de conquérant, bon géant marin  
emportant dans ses bras la petite princesse Marie Stuart » ,  
ce héros de roman tente de concilier l'idéal chevaleresque du  
moyen-âge et les idées nouvelles de la Renaissance sur le  
monde, et la foi ; cette conviction le conduit à mener une  
expédition au Brésil où l'île de la baie de Janeiro porte  
encore son nom.

**18h**

**RÉCITAL PIANO 4 MAINS**

BANNOST-VILLEGAGNON, Eglise Notre-Dame

**Pierre-Marie GASNIER**, piano

**Virgile ROCHE**, piano

Franz Schubert, fantaisie pour piano 4 mains en fa mineur  
D.840

Morton Feldman, « four hands »

Paul Dukas, La Péri, ballet pour piano quatre mains

Claude Debussy, 6 épigraphes antiques

*« Deux jeunes pianistes qui se connaissent depuis sept ans et  
se mélangent de temps en temps les pinceaux pour offrir des  
quatre mains absolument éblouissants. Ils ne sont pas  
réellement un duo, ils mènent leur vie de pianiste chacun de  
leur côté, mais de temps en temps, ils étudient des œuvres*

*pour quatre mains ou des arrangements. Bonjour les discussions, les compromis, le qui va prendre la pédale sur cette note, et quelle main doit jouer à gauche ou à droite du clavier etc. » Tout est question ici de complicité et de créativité...*

Après-concert offert par la municipalité, partagé avec les artistes

## LUNDI 7 OCTOBRE 2024

PARIS, Salle colonne – Paris

94 Bd Auguste Blanqui 75013 Paris

**20h : CONCERT-ÉVÉNEMENT**

Centenaire du Manifeste du Surréalisme

Violon : **Léo MARILLIER**

Piano : **Orlando BASS**

Le programme événement, tout en poursuivant un précédent sur le thème de Faust ([2023, voir notre reportage exclusif Une nuit avec FAUST](#)), poursuit l'exploration inventive, hors normes, au geste lyrique et poétique, défendu par le duo Léo Marillier et Orlando Bass ; la soirée est ainsi articulée autour du centenaire du Manifeste du surréalisme. En ouverture, de splendides acrobaties : le Faust de Gounod, revisité par Wieniawski et Ravel, dont le goût virtuose et subtil permet de mettre au grand jour des facettes touchantes de ces thèmes céléberrimes à travers les gestes musicaux que sont paraphrases et transcriptions.

Grand inventeur du piano moderne, maître farouche de la virtuosité, Franz Liszt préfigure le cubisme, par son goût pour les contrastes indomptés et un aspect machiniste immuable

dans les trois pièces choisies (Mephisto Polka, Nuages gris, Czardas obstiné / arrangement Léo Marillier et Orlando Bass).

Liszt a exploré à la fin de sa vie les possibilités d'une musique brutale, primitive, sombre, essentielle où le geste de l'interprète virtuose, d'impressionnant, se fait troublant ; incroyable de penser que ce virtuoses du geste élégantissime et un rien narcissique ait évolué vers l'épure, la synthèse, l'être plutôt que le paraître / Wagner son gendre ne s'y est pas tromper en puisant dans cette matière éruptive et vitale ;

Les interprètes vous proposent trois saynètes arrangées par leurs soins illustrant cette fascination.

En son cœur, un pari musical, une galipette, création commune à Orlando Bass et Léo Marillier, commande de l'édition 2024 du Festival : « DOUBLE-FIL », composé à quatre mains, par le biais d'un système où l'un finit les gestes musicaux suggérés par l'autre, dans une sorte d'aller-retour qui n'est pas sans rappeler le travail à contrainte de l'OuLiPo.

GESTES également puisque cette musique explore l'idée même du jouer-ensemble, de ce qui constitue le langage autant corporel que musical unissant des musiciens. D'où le titre de « Double-fil », le fil étant celui d'un funambule.

Pour finir, la seconde sonate de Schumann, pont géant entre piano et violon, œuvre à l'imaginaire foudroyant, dans une version totalement inédite d'après le manuscrit.



## Programme

Henri Wieniawski : Faust Fantaisie

Maurice Ravel : à la manière d'Emmanuel Chabrier (arrangement Léo Marillier et Orlando Bass),

Franz Liszt : Mephisto Polka, Nuages gris, Czardas obstiné (arrangement Léo Marillier et Orlando Bass) ;

Léo Marillier / Orlando Bass – Double fil (commande du Festival INVENTIO 2024)

Robert Schumann – Sonate pour violon et piano n.2 en ré mineur op.121

(version inédite à partir du manuscrit)

**LIRE** aussi notre présentation du Festival INVENTIO 2024, acte I, avec un ENTRETIEN avec Léo MARILLIER : <https://www.classiquenews.com/77-9e-festival-inventio-leo-marillier-du-geste-a-la-musique-les-16-mai-1er-8-15-30-juin-7-juillet-2024-14-28-sept-puis-7-oct-2024/>

*(77) 9ème FESTIVAL INVENTIO. Léo Marillier : « Du geste à la musique », les 16 mai, 1er, 8, 15, 30 juin, 7 juillet 2024 / 14, 28 sept puis 7 oct 2024*

**VOIR** aussi notre **REPORTAGE** exclusif **UNE NUIT** avec **FAUST**,  
programme **INVENTIO 2023** :

**PARTIE 1**

**PARTIE 2**